

Les portes fermées

2024

Je marchais depuis quinze minutes sur les trottoirs de Waterloo, mon nez, caché dans mon foulard, commençait à couler. Les températures d'automne se refroidissaient drôlement vite depuis une semaine. Lorsque j'arrivais chez mes grands-parents, des boîtes étaient déjà sur le balcon et d'autres à travers les quelques marches que l'on devait gravir pour arriver à la porte d'entrée. Le chagrin me frappa comme une claque au visage au moment où je m'apprêtais à mettre le pied dans la maison. Bientôt, ils partaient vivres ailleurs laissant seules ma mère et moi dans cette petite ville. Lorsqu'ils m'entendirent entrer, ils me prirent dans leurs bras, puis, sans plus tarder, je m'étais mis à la tâche.

Quand le soleil fut couché, il ne restait plus que les boîtes du sous-sol à monter au rez-de-chaussée. Mes grands-parents étaient fatigués et donc, j'ai proposé de les transporter. La maison était plutôt vieille, environ une centaine d'années. C'était facile à deviner vu le bruit des escaliers de la cave lorsque je descendais. J'ai allumé une petite lumière de bureau et j'ai soudainement trébuché sur un paquet derrière moi, fis une petite roulade arrière et me remis sur mes pieds. Je pris cette caisse, qui m'avait légèrement frustrée, et essaya de la lever, lorsque je m'aperçus qu'elle apportait avec elle une planche surélevée du plancher qui avait sûrement dû s'accrocher à la boîte quand je suis tombée dessus. L'ouverture que la planche offrait à ma vue m'intriguait, comme s'il fallait que je la soulève encore plus. L'une de mes mains poussait la latte vers l'extérieur et l'autre se glissa à l'intérieur. Mes doigts furent automatiquement collés à quelque chose, je sortis cet objet et compris qu'il s'agissait d'un journal. Un très vieux journal. Sur la couverture, il y avait un homme devant une maison qui semblait être celle de mes grands-parents. Je me mis à la lire...

1925

Une soirée comme toutes les autres, je revenais de l'église après une messe du jeudi, celle où je suis pasteur. L'automne rapetissait le jour, laissant place à la lune qui éclairait, d'une faible lumière, la ville de Waterloo. Tranquillement, je marchais vers ma maison et tranquillement, le vent se mit à souffler. Malgré le fait qu'il n'était pas censé avoir de tempête aujourd'hui, selon les signes que la belle journée avait annoncés.

Lorsqu'il fut temps pour moi de mettre ma robe de nuit et de me glisser dans mes couvertures, un soudain coup de vent, si fort que l'on aurait dit un rire démoniaque, m'alarma quand il frappa ma maison sur son chemin. Je me suis levé pour regarder par ma fenêtre. À l'extérieur, il pleuvait des cordes et au-dessus de l'église méthodiste, un long nuage noir grognait d'éclair et le vent battait l'établissement, comme s'ils étaient en guerre. Me rappelant que je n'avais pas fermé les fenêtres du sous-sol de la bâtisse, je me suis levé d'un coup et maintenant que j'étais hors de mon lit, je me suis mis à m'habiller. En moins d'une minute, je mis mes pantoufles, une pèlerine, qui ne cachait pas mes mollets et mon béret, qui camouflait mon début de calvitie, puis sortis à l'extérieur. L'angoisse parcourrait mon corps. Dans la cour de l'église, le vent soufflait plus fort que nulle part ailleurs. J'étais en course vers la porte d'entrée lorsqu'un éclair heurta le clocher de l'église, affectant également la croix. En une fraction de seconde, des briques étaient projetés dans les airs et la croix de métal se détacha du haut du toit. Lorsque je l'ai vue descendre droit sur moi, j'ai arrêté de courir, comme si mes pieds étaient cloués au sol. Le sang se figeait dans mes veines quand, miraculeusement, un souffle blanc déplaça le crucifix de sa chute pour qu'il se plante à quelques centimètres de moi...à l'envers. Instinctivement, je courus vers le perron de l'église, tremblant comme une feuille. Mes larmes brouillaient mon regard, mais, du coin de l'œil, j'ai cru apercevoir un nuage de cendre, à l'odeur, qui prenait la forme physique d'un être inhumain et dangereux. Une peur bleue m'envahit alors que le rire démoniaque retentissait encore une fois. Les réflexes en moi ont fait surface et je pris mes jambes à mon cou.

Je n'avais pas été capable de dormir cette nuit-là. Le lendemain, comme si le clocher n'avait pas été touché, chacune des briques étaient à leur place ainsi que le clocher. Cependant, la croix était toujours plantée au sol. Mon cœur se mit à battre un peu plus vite, mais je savais que ce n'était pas un rêve, la croix disait tout.

Durant la journée, plusieurs habitants du village parlaient de la tempête, de la croix plantée au sol, mais aucun n'avait l'air de se soucier des événements de la nuit passée. Même ceux des maisons qui habitaient juste en face. Des édificateurs, avec tous leurs matériels, avaient essayer de replacer la croix en haut du clocher, mais elle ne semblait pas vouloir bouger.

Le soleil se couchait doucement, je me préparais pour la prière lorsque le vent se remit à rire, mais, dehors, il n'y avait rien. Je continuais ma routine du soir quand soudain quelqu'un cogna à ma porte. Il était tard pourtant. J'avais décidé de ne pas en tenir compte, c'était probablement le vent qui poussait une branche de l'arbre à côté sur ma maison, ressemblant à des coups sur ma porte. Mais, quelques minutes plus tard, j'entendis le bruit un peu plus fort. La crainte soudaine se voyait dans mes yeux. Au moment où j'étais face à l'entrée, le même souffle blanc qui m'avait sauvé poussa ma porte produisant un vacarme dans ma maison, puis s'enfuit le temps que je cligne des yeux. La brise que la porte avait fait en s'ouvrant laissa tomber mon manteau sur le tapis. De la poche, une clé s'en échappait. Un point d'interrogation se forma dans mon visage, je ne me rappelais plus avoir déposé cette clé dans ma pèlerine. Comme je prenais mon manteau, il se déposa sur mes épaules sans même que mes muscles aient eue à bouger. Je compris à ce moment qu'il fallait que j'y aille.

Cinq minutes plus tard, j'étais devant l'église. Celle-ci brûlait, mais elle brûlait de flammes rouges sans se consumer. Satan était revenu. Évidemment, je me suis mis à courir aussi vite qu'un jaguar n'ayant aucune idée de ce qui allait arriver. Le ciel était enragé et poussait des hurlements de colère. J'ai tiré la porte d'entrée de l'église et alors que je me faufilais à l'intérieur, je vis le diable renaître de ses cendres. Je savais que je n'étais pas devenu fou.

Tout en se transformant, il riait et riait sans arrêt. Mais d'un rire agressif. Je m'étais soutenu sur la porte, mes jambes comme du coton et mon visage blanc comme des draps. La peur venait de me paralyser. Je me sentais impuissant et tout petit, je ne savais pas ce que Dieu attendait de moi. Je faillis faire pipi dans mon pantalon. Cependant, cela me rappela que l'eau bénite se tenait juste à côté de moi. C'était tout ce qui me venait en tête. Comme de fait, je pris l'eau dans mes mains et je lui en jetais sur tout le long de son corps. À ce moment, il ne riait plus, il criait de douleur. J'aurais voulu arrêter, mais une force m'empêchait de le faire. C'était le souffle blanc qui m'aidait. Je continuais mon geste et alors que le bol était presque vide, il n'était plus que de la poussière sur le sol. Cette possession me redonna contrôle et je pus, à toute vitesse, barrer les portes...à tout jamais. Je remis la clé dans ma poche. Encore sous l'effet de l'adrénaline, je m'empressais de retourner chez moi. Au passage, j'ai trébuché dans une craque de la vieille route principale, mais me relevai rapidement.

Lorsque la porte de ma maison se referma derrière moi, je pris le temps de reprendre mon souffle tout en plongeant ma main dans ma poche de manteau. La clé n'était plus là... Malgré mes recherches, je ne l'ai plus jamais retrouvée.